

DEUXIÈME PARTIE.

Moutier¹, 3 octobre 1779, samedi soir.

Vous recevrez de Bâle un paquet qui renferme le récit de notre voyage jusqu'ici. Nous allons poursuivre tout de bon notre course à travers la Suisse. Pour nous rendre à Bienne, nous avons remonté la belle vallée de la Birse, et nous sommes enfin arrivés à l'étroit défilé qui conduit ici.

La Birse, rivière peu considérable, se fraya jadis un passage à travers une haute et large chaîne de montagnes. Ensuite l'homme, poussé par le besoin, rampa sans doute péniblement le long de ses gorges profondes; les Romains élargirent la route, et maintenant elle est très-commodément tracée. Le chemin et la rivière, qui gronde à travers les rochers, se côtoient, et occupent le plus souvent toute la largeur du passage, fermé de part et d'autre par des rochers que l'œil mesure sans peine. Par derrière s'élèvent en pente douce des montagnes dont les sommets étaient voilés pour nous de nuages.

Ici s'élèvent sans interruption des parois verticales; là des couches puissantes s'avancent obliquement vers la rivière et le chemin; de larges masses sont assises les unes sur les autres, et, tout auprès, se dressent isolément des roches abruptes; de grandes crevasses s'ouvrent du bas en haut, et de larges plateaux se sont séparés du reste de la masse; des blocs détachés ont roulé au bas de la montagne; d'autres sont encore suspendus, et font craindre par leur situation qu'ils ne tombent un jour également.

1. En allemand Munster, dans le Jura bernois.

Les crêtes des rochers sont tour à tour arrondies, aiguës, dégarnies, boisées; souvent une tête chauve, isolée, regarde encore fièrement par-dessus; le long des pentes et dans les profondeurs, s'ouvrent des crevasses de roches délitées.

Le passage à travers ce défilé m'a fait une grande et paisible impression. Le sublime procure à l'âme un calme heureux; elle en est parfaitement remplie; elle se sent aussi grande qu'elle peut l'être. Qu'un sentiment si pur a de charmes, lorsqu'il s'élève jusqu'au bord, sans se répandre par-dessus! Mon œil et mon esprit pouvaient saisir les objets, et, comme j'étais pur, cette impression n'était nulle part contrariée, et les objets produisaient l'effet qu'ils devaient produire. Si l'on compare un pareil sentiment avec celui qui nous anime lorsqu'un petit objet nous occupe laborieusement, que nous mettons tout en œuvre pour lui prêter, lui ajouter tout ce que nous pouvons, et que nous préparons à notre esprit, dans sa propre création, une jouissance et un aliment, alors on peut voir combien c'est là une misérable ressource.

Un jeune homme, qui s'était joint à nous depuis Bâle, disait qu'il n'était pas à beaucoup près aussi frappé que la première fois, et il en faisait honneur à la nouveauté. Pour moi, voici ce que je dirais: Quand nous contemplons un pareil spectacle pour la première fois, à cette vue inaccoutumée, l'esprit se dilate au premier moment, et cela lui cause un douloureux plaisir, un transport qui l'ébranle, et qui nous arrache de délicieuses larmes. Ainsi l'âme s'agrandit sans le savoir, et, cette première impression, elle n'en est plus capable. L'homme croit avoir perdu, mais il a gagné. Ce qu'il perd en plaisir, il le gagne en développement intérieur. Si la destinée m'avait appelé à vivre dans une grande contrée, j'aurais voulu chaque jour me nourrir par elle de grandeur, comme je me nourris dans une gracieuse vallée de patience et de paix.

Parvenu à l'extrémité de la gorge, je mis pied à terre, et je retournai seul en arrière à quelque distance. Je démêlai encore chez moi un sentiment profond, qui augmente considérablement le plaisir pour l'esprit attentif. On se représente confusément la naissance et la vie de ces formes étranges. De quelque manière et en quelque temps que cela soit arrivé, ces

masses ont formé leurs simples et grandes combinaisons selon la pesanteur et la convenance de leurs parties. Quelques révolutions qui les aient plus tard agitées, désunies, déchirées, ce ne furent néanmoins que des ébranlements isolés, et la pensée même d'un si formidable mouvement donne un profond sentiment d'éternelle solidité. Le temps, associé aux lois éternelles, a lui-même agi sur ces masses, tantôt plus, tantôt moins.

Elles paraissent être à l'intérieur de couleur jaunâtre : mais l'action de l'air et de la température change la surface en bleu grisâtre; c'est seulement çà et là, dans les déchirures et les crevasses récentes, que la première couleur est visible. La roche elle-même s'oblitére peu à peu et s'arrondit aux angles; les parties les plus molles sont rongées; ainsi se forment des grottes et des cavités évidées avec une remarquable élégance, et qui, lorsqu'elles se rencontrent avec des arêtes et des pointes aiguës, produisent un effet pittoresque. La végétation maintient ses droits; dans chaque saillie, plateau et crevasse, pénètrent les racines des pins; la mousse et les herbes bordent les rochers. On sent profondément qu'il n'est rien là d'arbitraire; qu'une loi éternelle, qui imprime à tout une marche lente, y développe son action, et que la main de l'homme se montre uniquement dans la route commode par laquelle on se glisse à travers ces étranges contrées.

Genève, 27 octobre 1779.

La grande chaîne de montagnes qui, de Bâle à Genève, sépare la Suisse et la France, porte, comme vous le savez, le nom de Jura. Les cimes les plus élevées s'étendent au-dessus de Lausanne jusqu'au-dessus de Rolle, de Nyon et de ses alentours¹. Derrière cette chaîne, qui est la plus haute, la nature, je pourrais dire les flots, ont creusé un remarquable vallon (car sur toutes ces hauteurs calcaires les effets des anciennes eaux sont visibles): c'est la vallée de Joux, en allemand Bergthal, puisque, dans le

1. Au-dessus de Lausanne est proprement le Jorat, bien moins élevé que le Jura. Du reste Goethe fait bien de s'exprimer d'une manière approximative, car le Crédoz et le Reculet, les points les plus élevés du Jura, sont plus à l'ouest, dans le Jura français, qui aboutit au fort de l'Écluse.

langage du pays, *joux* désigne un rocher, une montagne. Avant de poursuivre la description de notre voyage, je veux présenter en peu de mots la situation de cette vallée. Elle s'étend, comme la montagne, à peu près du sud au nord¹: au sud, elle est fermée par les Septmoncels; au nord, par la Dent de Vaulion, qui est, après la Dôle, la plus haute cime du Jura. La vallée a, dit-on, neuf petites lieues, qui en font six à peu près des nôtres. La montagne qui la limite, dans sa longueur, au levant, et qui se voit aussi de la plaine, s'appelle le Noirmont; au couchant, s'étend le Risou, qui se perd insensiblement dans la Franche-Comté. La France et Berne se partagent cette vallée d'une manière assez égale: la France a la partie supérieure, qui est moins fertile, et Berne possède l'autre, qui est meilleure, et qui est proprement nommée la Vallée du lac de Joux. A l'extrémité supérieure, vers le pied des Septmoncels, s'étend le lac des Rousses, qui n'a point d'origine visible particulière, et se forme des sources qui naissent au fond et de celles qui s'échappent de toutes parts. De ce lac coule l'Orbe, qui traverse toute la partie française et une grande étendue de la partie bernoise, jusqu'à ce qu'elle forme plus bas, non loin de la Dent de Vaulion, le lac de Joux, qui se verse dans un petit lac, d'où l'eau se perd enfin sous la terre. La largeur de la vallée varie: dans la partie supérieure, vers le lac des Rousses, elle est d'environ une demi-lieue; ensuite elle se rétrécit. Dans le bas, elle s'ouvre encore, et, là, sa plus grande largeur est d'une lieue et demie. Voilà qui peut suffire pour l'intelligence de la suite, mais je vous prie de jeter un coup d'œil sur la carte, quoique, pour ce qui regarde cette contrée, je les aie trouvées toutes inexactes.

Le 24 octobre, en compagnie d'un capitaine et du maître des eaux et forêts de ce bailliage, nous montâmes à cheval et nous traversâmes d'abord le petit village de Mont² dispersé et qu'on

1. Il faudrait dire: à peu près du sud-ouest au nord-est. Au reste nous ne croyons pas devoir noter minutieusement les inexactitudes qui peuvent se rencontrer çà et là dans ces descriptions, d'ailleurs si intéressantes.

2. Goethe part de Rolle évidemment. Ce petit village de Mont se qualifie pourtant de *Mont-le-Grand*; mais nous convenons, avec la modestie qui convient quand on parle de son berceau, qu'il est moins grand que dispersé. Il est au centre du vignoble de la Côte. Le signal de Bougy, dans le voisinage, offre une des plus belles vues du monde.

pourrait dire une chaîne d'habitations champêtres et de maisons de vigneron. Le temps était fort clair. En nous retournant, nous avons la vue du lac de Genève, des montagnes de la Savoie et du Valais; nous pouvions distinguer Lausanne et, à travers un léger brouillard, le côté de Genève. Le Mont-Blanc, qui domine toutes les Alpes du Faucigny, paraissait toujours davantage. Le soleil se coucha dans un ciel pur : c'était un si grand spectacle que l'œil de l'homme n'y suffit pas. La lune, presque en son plein, se leva et nous montions toujours. Nous gravâmes le Jura à travers des bois de sapins, et nous voyions dans la vapeur le lac, où la lune se reflétait. La clarté augmentait toujours. Le chemin est une chaussée bien faite, établie uniquement pour amener avec plus de facilité le bois de la montagne dans la plaine. Nous avons monté environ trois heures, quand nous commençâmes à redescendre doucement de l'autre côté. Nous croyions voir sous nos pieds un grand lac, et c'était un épais brouillard, remplissant toute la vallée, sur lequel pouvait se promener notre vue. Nous en approchâmes enfin, et nous vîmes un pâle arc-en-ciel, que la lune y formait, puis nous fûmes bientôt complètement enveloppés par le brouillard. La société du capitaine nous valut d'être logés dans une maison où l'on n'héberge pas d'ordinaire les étrangers. Dans sa construction intérieure elle ne se distinguait en rien des maisons ordinaires, si ce n'est que la grande pièce du milieu est à la fois cuisine, salle de compagnie et vestibule, et que l'on passe de là dans les chambres de plain-pied et par un escalier. D'un côté, le feu était allumé par terre sur des dalles de pierre; une vaste cheminée, solidement et proprement lambrissée de planches, recevait la fumée. Dans l'angle étaient les bouches des fours. Tout le sol était d'ailleurs planchéié, à l'exception d'un petit coin carrelé, vers la fenêtre, autour de l'évier. Au reste, dans le pourtour et jusqu'aux poutres du lambris, étaient rangés dans un bel ordre une foule de meubles et d'ustensiles, le tout assez proprement tenu.

Le 25 au matin, le temps était clair et froid, les prairies étaient blanches de frimas; çà et là passaient de légers brouillards; nous pouvions voir assez bien la partie inférieure de la vallée; notre maison était auprès du Noirmont, situé à l'est. Sur

les huit heures, nous partîmes à cheval, et, pour jouir d'abord du soleil, nous cheminâmes à l'ouest. La partie de la vallée vers laquelle se dirigeait notre course consiste en prairies divisées, qui, dans le voisinage du lac, deviennent un peu plus marécageuses. L'Orbe les traverse. Une partie des habitants se sont établis sur les bords, dans des maisons isolées; les autres se sont groupés dans des villages qui portent des noms simples, tirés de leur situation. Le premier que nous traversâmes était le Sentier. Nous voyions de loin la Dent de Vaulion par-dessus un brouillard qui s'étendait sur le lac. La vallée s'élargissait; derrière une arête rocheuse, qui nous masquait le lac, nous traversâmes un autre village, nommé le Lieu; les brouillards montaient et descendaient tour à tour devant le soleil. Près de là est un petit lac sans affluent et sans décharge visibles. Le temps s'éclaircit tout à fait, et nous arrivâmes vers le pied de la Dent de Vaulion, où nous atteignîmes l'extrémité septentrionale du grand lac, qui, en tournant vers l'ouest, se verse, par-dessous un pont, dans le petit lac¹, dont il est séparé par une digue. Le village qui se trouve au delà s'appelle le Pont. La situation du petit lac, qu'on trouve à part dans une étroite vallée, est ce qu'on peut appeler jolie. A l'extrémité occidentale, est un remarquable moulin², établi dans une crevasse de rocher, que le petit lac remplissait autrefois; maintenant une digue le contient, et le moulin est bâti dans le fond. L'eau tombe par des écluses sur les roues, se précipite de là dans des fentes de rochers, où elle s'engloutit pour ne ressortir qu'à une lieue à Vallorbe, où elle reprend son nom. Ces décharges, appelées les *entonnoirs*, doivent être maintenues libres, sans cela l'eau monterait, elle remplirait la crevasse et s'élèverait au-dessus du moulin, comme cela s'est vu plus d'une fois. On était alors très-occupé soit à enlever la roche calcaire ramollie, soit à la consolider. Nous revînmes sur nos pas et, traversant le pont, nous gagnâmes le village qui en a reçu son nom : là nous prîmes un guide pour nous conduire à la Dent. En montant, nous avions derrière nous le grand lac. Au levant, le Noirmont est sa limite; derrière lui, s'élève le chauve sommet de la Dôle; au

1. Le lac Brenet. — 2. Le moulin de Bonport.

couchant, le lac est resserré par la croupe de rochers, qui, du côté de l'eau, est tout à fait nue. Le soleil était chaud; il était entre onze heures et midi. Peu à peu nous avons dominé toute la vallée; nous pouvions reconnaître dans le lointain le lac des Rousses, et, de là jusqu'à nos pieds, le pays par lequel nous étions venus et le chemin qui nous restait à faire. En montant, nous parlâmes de ces vastes contrées et des États qu'on pouvait distinguer de ces hauts lieux, et, occupés de ces pensées, nous arrivâmes au sommet. Mais un autre spectacle nous était préparé. Les hautes chaînes de montagnes étaient seules visibles sous un ciel pur et serein; toutes les contrées inférieures étaient couvertes d'une mer de vapeurs blanches, qui s'étendait depuis Genève jusqu'au nord à l'horizon et brillait au soleil. De cette mer s'élevait à l'orient, nettement dessinée, toute la chaîne des montagnes blanches et des glaciers, sans distinction du nom des peuples et des princes qui croient les posséder, sous l'empire d'un Seigneur unique et grand et sous le regard du soleil qui les colorait d'une belle teinte rose. Le Mont-Blanc, en face de nous, paraissait le plus haut; les glaciers du Valais et de l'Oberland lui succédaient, et les basses montagnes du canton de Berne terminaient la perspective. Au couchant, il y avait un espace où la mer de vapeurs était sans limites; à gauche, dans le dernier lointain, se montraient les montagnes de Soleure; plus près, celles de Neuchâtel; immédiatement devant nous, quelques cimes basses du Jura; sous nos pieds, quelques maisons de Vaulion, village auquel appartient la montagne et qui lui a donné son nom. A l'occident, la Franche-Comté termine tout l'horizon avec ses montagnes boisées qui s'abaissent en plaines: on n'en distinguait qu'une seule dans le lointain vers le nord-ouest. Mais devant nous s'offrait un beau spectacle. Voici la pointe qui a fait nommer *dent* cette sommité. Elle descend à pic, et même elle surplombe un peu; dans la profondeur, elle touche à un petit vallon planté de sapins¹, avec de belles places gazonnées; au delà s'étend la vallée de Valorbe, où l'on voit l'Orbe sortir du rocher, et, en reportant sa vue vers le petit lac, on peut suivre par la pensée la course souterraine de la rivière.

1. Nous avons rendu plus d'une fois, dans ces lettres, *Fichte* par *Sapin*, parce que c'est l'espèce qui domine dans toutes ces montagnes.

La petite ville de Valorbe se trouve aussi dans ce vallon. Nous partîmes à regret. Quelques heures d'attente (le nuage se dissipant d'habitude vers ce temps-là) nous auraient permis de découvrir le bas pays et le lac¹. Mais, pour que la jouissance fût parfaite, il nous fallut avoir encore quelque chose à désirer. A la descente, nous voyions devant nous, parfaitement éclairée, notre vallée² tout entière; nous reprîmes nos chevaux au Pont; nous remontâmes le lac par la rive orientale; nous traversâmes l'abbaye de Joux, qui est maintenant un village, mais qui était jadis un couvent de religieux, auxquels toute la vallée appartenait. Vers quatre heures nous arrivâmes à notre auberge, et nous trouvâmes un dîner qui avait été bon à midi, nous assura l'hôtesse, mais que nous trouvâmes encore excellent.

J'ajouterai quelques détails, comme on me les a rapportés. Ainsi que je viens de le dire, la Vallée doit avoir appartenu autrefois à des moines, qui la revendirent ensuite en détail, et qui, au temps de la réformation, furent chassés avec les autres. Aujourd'hui elle appartient au canton de Berne, et les montagnes d'alentour sont les bûchers du pays de Vaud. La plupart des forêts sont des propriétés particulières; elles sont exploitées sous surveillance, et les bois transportés dans le pays. C'est encore ici que sont fabriqués les tonneaux de sapin, les seilles³, les brentes⁴ et toute sorte de vaisseaux de bois. Les gens sont instruits et de bonnes mœurs. Ils font le commerce du bois, et ils élèvent du bétail. Ce bétail est petit. Ils font de bons fromages. Ils sont laborieux; une motte de terre est pour eux d'un grand prix. Nous trouvâmes un homme occupé à transporter, avec chevaux et charrette, dans certains enfoncements de la prairie quelques glèbes extraites d'un petit fossé. Ils enlèvent soigneusement les pierres et les rassemblent en petits monceaux. Il se trouve ici beaucoup de lapidaires, qui travaillent pour les marchands de Genève et d'autres lieux. Cette industrie occupe aussi les femmes et les

1. Le Léman. — 2. Celle du lac de Joux.

3. Ce vieux mot est celui par lequel on désigne dans le pays le vaisseau dont il est ici question.

4. Autre ustensile du pays, qui est surtout à l'usage des tonneliers et des vigneron. Il se porte sur le dos comme une hotte, et sert de mesure de capacité pour les liquides.

enfants. Les maisons sont solidement et proprement bâties; la forme et l'arrangement sont appropriés aux besoins du pays et des habitants. Devant chaque maison coule une fontaine. On voit partout régner le travail, l'activité et l'aisance. Mais il faut louer surtout les belles routes, dont l'État de Berne prend soin, dans ces lieux écartés, comme dans tout le reste du canton. Une chaussée fait le tour de toute la vallée. Elle n'est pas d'une largeur démesurée, mais elle est bien entretenue, en sorte que les habitants exercent leur industrie avec la plus grande facilité, et peuvent cheminer avec de petits chevaux et de légères voitures. L'air est très-pur et très-sain.

Le 26, on délibéra en déjeunant sur le chemin par lequel on devait se retirer. Ayant appris que la Dole, la plus haute cime du Jura¹, confinait à l'extrémité supérieure de la vallée, comme le temps prenait la plus belle apparence, et que nous pouvions espérer de la bonne fortune l'avantage qui nous avait manqué la veille, nous résolûmes de nous y rendre. Nous chargeâmes un messager de nous porter du fromage, du beurre, du pain et du vin, et nous montâmes à cheval vers les huit heures. Nous longeâmes la partie supérieure de la vallée à l'ombre du Noirmont. Il faisait très-froid; le pays était couvert de frimas et de glace. Nous avions à cheminer encore une lieue dans le canton de Berne, où s'arrêtera la chaussée, qu'on est justement occupé à terminer. Après avoir traversé un petit bois de sapins, nous entrâmes dans le territoire français. Là le spectacle change beaucoup. Ce qui fixa d'abord notre attention, ce furent les mauvais chemins. Le terrain est fort pierreux; partout s'élèvent de grands monceaux de cailloux; du reste, une partie du sol est aussi très-marécageuse et abonde en sources; les forêts d'alentour sont très-ruinées; les maisons et les habitants annoncent, je ne dirai pas l'indigence, mais une étroite pauvreté. Ils appartiennent, à peu près comme serfs, aux chanoines de Saint-Claude; ils sont attachés à la glèbe, et

1. Elle est assurément la plus remarquable par sa belle croupe arrondie, qui se détache avec majesté du reste de la chaîne; elle justifie le proverbe du pays, où l'on dit, en parlant de toute chose ambitieuse à laquelle on veut opposer l'idée de la véritable grandeur: « Ce n'est pas la Dole. » Cependant elle n'a que 1681 mètres de hauteur, tandis que le Reculet en a 1720 et le Crédoz 1789.

chargés d'impôts (sujets à la mainmorte et au droit de suite¹). Je vous en dirai davantage de bouche, tout comme de l'édit par lequel le roi vient d'abolir le droit de suite, et invite les possesseurs et propriétaires à renoncer au droit de mainmorte contre une certaine somme d'argent. Cependant cette partie de la vallée est aussi très-bien cultivée. Les habitants se procurent péniblement le nécessaire, et néanmoins ils aiment beaucoup leur patrie; ils volent dans l'occasion du bois aux Bernois, et viennent le vendre dans le pays. Le premier district est le Bois d'Amont, par lequel nous arrivâmes dans la paroisse des Rousses, où nous vîmes le petit lac de ce nom et les Septmoncels, savoir sept petites collines enchaînées et de forme diverse, limite méridionale de la vallée. Nous joignîmes bientôt la nouvelle route qui mène du pays de Vaud à Paris; nous la descendîmes quelque temps, et nous prîmes congé de notre vallée. Le chauve sommet de la Dôle s'élevait devant nous. Nous quittâmes nos chevaux, qui allèrent par la grand'route nous attendre à Saint-Cergue, et nous gravîmes la Dole. Il était près de midi; le soleil paraissait chaud, mais il soufflait par intervalles un vent frais du sud. Lorsque, pour nous reposer, nous tournions la tête, nous avions derrière nous les Septmoncels; nous voyions encore une partie du lac des Rousses, et, alentour, les maisons éparpillées de la paroisse; le Noirmont nous cachait tout le reste de la vallée; plus haut, nous eûmes à peu près la même vue que la veille sur la Franche-Comté, et, plus près de nous, vers le sud, les dernières montagnes et vallées du Jura. Nous évitions avec soin d'observer par un pli des collines la contrée qui était proprement l'objet de notre ascension. Le brouillard me donnait un peu d'inquiétude: cependant l'apparence du ciel sur nos têtes me fit concevoir quelques bons présages. Nous atteignîmes enfin le sommet, et nous goûtâmes avec le plus grand plaisir la jouissance qui nous avait été refusée la veille. Tout le pays de Vaud et celui de Gex s'étalaient sous nos pieds comme une carte; toutes les propriétés, coupées de haies vertes, comme les planches d'un parterre. Nous

1. Droit en vertu duquel le seigneur pouvait réclamer partout son vassal. Cette parenthèse est en français dans l'original, où l'on a imprimé mal à propos *droit de la suite* pour *droit de suite*.

étions si haut que les collines et les vallons du premier plan ne paraissaient point. Les villages, les petites villes, les maisons de campagne, les vignobles, et, plus haut, à la naissance des bois et des Alpes, les chalets, la plupart blancs et clairs, reluisaient au soleil. Le brouillard avait déjà laissé à découvert le Léman; nous voyions parfaitement la partie la plus proche de la rive citérieure; nous embrassions tout l'ensemble de ce qu'on appelle le Petit-Lac, depuis l'endroit où le grand se resserre jusqu'à Genève, qui était devant nous, et, vis-à-vis, s'éclairait le pays qui l'environne. Mais la vue des glaciers et des montagnes blanches appelait toujours l'attention avant tout le reste. Nous cherchâmes derrière des rochers un abri contre la fraîcheur de l'air; nous nous exposâmes aux rayons du soleil, tout en mangeant et en buvant avec délices. Nous observions le brouillard, qui se dissipait insensiblement; chacun découvrait ou croyait découvrir quelque chose. Peu à peu nous vîmes très-distinctement Lausanne, avec toutes les maisons de plaisance qui l'environnent¹, Vevey et le château de Chillon, les montagnes qui nous cachaient, jusqu'au lac, l'entrée du Valais; de là, sur la côte de Savoie, Evian, Ripaille, Thonon, de petits villages et de petites maisons dans les intervalles; à droite, Genève sortit enfin du brouillard, mais, plus loin au sud, vers le Crédoz et le Vouache², entre lesquels se trouve le fort de l'Écluse, le brouillard ne se leva point. Nous regardâmes de nouveau vers la gauche, et nous vîmes tout le pays, de Lausanne à Soleure, dans une légère vapeur; les montagnes et les hauteurs plus voisines et les lieux où se trouvaient des maisons blanches, nous pouvions tout distinguer. On nous montra la masse brillante du château de Champvent, situé sur la rive

1. Qui vous aurait dit alors, illustre Goethe, que, quatre-vingts ans plus tard, dans une de ces maisons champêtres, un habitant du pays traduirait vos immortels ouvrages et passerait avec vous plusieurs années de vie studieuse et solitaire! Et lui-même ne s'attendait pas à remplir un jour ce ministère dans la république des lettres, lorsqu'à l'âge de dix-neuf ans, quarante ans après vous, et quarante ans avant le moment où il écrit ces lignes, il contemplant sur la Dole le même spectacle avec le même enchantement.

Floreny, 20 juin 1859.

2. Le Crédoz, une des dernières et des plus hautes sommités du Jura. Le Vouache, qui commence la chaîne des Alpes, touche à la rive gauche du Rhône, en face du fort de l'Écluse.

gauche du lac de Neuchâtel, et qui nous permit de deviner la position du lac, dont une vapeur bleuâtre nous déroba la vue. Il n'y a point de termes pour exprimer la grandeur et la beauté de ce spectacle; c'est à peine si l'on a d'abord le sentiment de ce qu'on voit: seulement on se rappelle avec plaisir les noms et les formes des villes et des villages, et l'on s'émerveille de reconnaître que ce sont les mêmes points blancs qu'on a devant soi.

Cependant la chaîne des glaciers étincelants rappelait toujours les yeux et l'âme. Le soleil déclinait toujours plus vers l'occident, et faisait reluire leurs plus grands plateaux. Du sein des neiges, que de rochers noirs, de dents, de tours et de murailles s'élèvent devant eux, diversement rangés, et forment de sauvages, énormes, impénétrables portiques! Lorsque ensuite, avec leur diversité, ils se montrent nettement et purement dans l'espace, on abandonne aisément toute prétention à l'infini, puisque le fini lui-même est suffisant pour lasser la vue et la pensée.

Nous voyions devant nous une terre habitée et fertile; le sol que nos pieds foulaient, haute montagne pelée, porte encore du gazon, nourriture du bétail, dont l'homme fait son profit. Voilà ce que peut encore s'approprier le présomptueux roi de la terre; mais ces hautes Alpes sont comme une sainte armée de vierges, que, sous nos yeux, en des régions inaccessibles, l'Esprit du ciel se réserve pour lui seul dans une éternelle pureté. Nous passâmes encore quelque temps à nous provoquer l'un l'autre, pour découvrir, tantôt à l'œil nu, tantôt avec le télescope, les villes, les montagnes et les pays, et nous ne descendîmes pas avant que le soleil, à son déclin, laissât la brume répandre sur le lac son voile crépusculaire.

Nous atteignîmes au coucher du soleil les ruines du fort de Saint-Cergue. Plus près de la vallée, nos yeux ne cessaient pas encore de se diriger vers les glaciers. Les derniers à gauche, ceux de l'Oberland, semblaient s'évanouir dans une légère vapeur de flamme; les plus proches se présentaient encore à nous vivement colorés en quelques parties; peu à peu ils devinrent blancs, verts, grisâtres: objet presque funèbre. Comme, dans un corps robuste, la mort s'avance des extrémités vers le cœur,

toutes les cimes pâlirent par degrés plus près du Mont-Blanc, dont le vaste sein, vermeil encore, brillait sur leurs têtes, et il nous parut même conserver à la fin une teinte rosée, comme on se refuse à reconnaître d'abord la mort de la personne aimée, et à marquer l'instant où le pouls cesse de battre¹. Et même alors nous partîmes à regret. Nous trouvâmes nos chevaux à Saint-Cergue, et, pour que notre plaisir fût complet, la lune se leva et nous éclaira jusqu'à Nyon, tandis que, sur la route, nos esprits, exaltés, recommencèrent à se déployer agréablement, à se récréer, pour être en état de contempler avec un plaisir nouveau, des fenêtres de l'hôtel, le large sillon de lumière flottante que la lune traçait sur le lac tranquille.

Çà et là, dans tout le cours du voyage, on avait beaucoup célébré les merveilles des glaciers de Savoie, et, quand nous arrivâmes à Genève, nous apprîmes que c'était de plus en plus la mode de les visiter; en sorte que le comte² fut pris d'une singulière envie de diriger notre voyage de ce côté, d'aller de Genève, par Cluse et Sallenche, à Chamouni, d'en admirer les merveilles, puis de prendre par Valorsine et Trient, pour tomber à Martigny en Valais. Cette route, que suivent la plupart des voyageurs, semblait un peu dangereuse à cause de la saison. Nous allâmes voir à ce sujet M. de Saussure à sa maison de campagne, et nous lui demandâmes conseil. Il assura qu'on pouvait faire le voyage sans difficulté. Il n'y avait point de neige encore sur les montagnes de hauteur moyenne, et, si nous voulions ensuite avoir égard à la température et aux bons avis des gens du pays, qui ne sont jamais en défaut, nous pouvions entreprendre ce voyage en toute sûreté.

Voici la copie d'un journal écrit à la précipitée.

Cluse en Savoie, le 3 novembre 1779.

Aujourd'hui, au sortir de Genève, la société s'est partagée : le comte et moi, accompagnés d'un chasseur, nous sommes partis

1. Il est certain qu'après avoir perdu l'éclat que lui donnent les derniers rayons du soleil, le Mont-Blanc présente, quelques moments plus tard, une légère teinte rosée. Les savants expliquent ce phénomène par la réfraction de la lumière que reflètent les couches supérieures de l'atmosphère. L'observation de Goethe est donc aussi exacte qu'elle est poétiquement exprimée.

2. C'est-à-dire le duc Charles-Auguste, qui voyageait sous un nom supposé.

pour la Savoie; notre vieil ami W.¹ a pris, avec nos montures, la route du pays de Vaud pour se rendre dans le Valais; et nous, montés dans un cabriolet à quatre roues, nous sommes allés d'abord visiter dans sa maison de campagne Huber², cet homme à qui l'esprit, l'imagination, la passion d'imiter, sortent par tous les pores, et qui est du petit nombre des hommes complets que nous ayons rencontrés. Il nous mit sur la route et nous poursuivîmes notre chemin, ayant devant les yeux les hautes montagnes blanches auxquelles nous voulions courir. Du lac de Genève, les premières chaînes de montagnes courent l'une à l'autre, jusqu'à l'endroit où Bonneville est située, entre le Môle, montagne remarquable, et la rivière de l'Arve. C'est là que nous dînâmes. Derrière la ville commence la vallée, mais assez large encore. L'Arve la parcourt doucement. Le côté du midi est fort bien cultivé, et le sol parfaitement utilisé. Dès le matin, nous avions craint un peu de pluie, du moins pour la nuit; mais les nuages se détachèrent peu à peu des montagnes et se pomellèrent, ce qui déjà souvent nous avait paru un bon signe. L'air était aussi chaud qu'au commencement de septembre, et la contrée fort belle; beaucoup d'arbres étaient encore verts, la plupart jaune brun, bien peu tout à fait dépouillés, les blés d'un beau vert; les montagnes, dans le pourpre du soir, étaient d'un rose violacé, et ces couleurs se jouaient sur les grandes lignes d'un paysage gracieux et beau. Nous avons dit en jasant beaucoup de bonnes choses. Vers cinq heures nous arrivâmes à Cluse, où la vallée se ferme et ne laisse qu'une seule issue, par où l'Arve arrive des Alpes et par où nous entrâmes le lendemain. Nous gravîmes une haute montagne et nous vîmes à nos pieds la ville, en partie appuyée contre un rocher qui nous faisait face, en partie construite dans la plaine du vallon que nos regards se plaisaient à parcourir. Assis sur des blocs de granit éroulés, nous attendîmes l'arrivée de la nuit, dans une conversation variée et tranquille. Vers sept heures, nous descendîmes; il ne faisait pas encore plus frais qu'en été à neuf

1. De Wedel.

2. Jean Huber, né à Genève en 1724, mort en 1790. Peintre et naturaliste. Il apprit à peindre sans maître. Il étudia le vol des oiseaux, et s'occupa de la manière de diriger les ballons.

heures dans les années ordinaires. Nous logeons dans une mauvaise auberge, chez de joyeuses et bonnes gens, dont le patois nous amuse, et demain, avant le point du jour, nous porterons plus loin notre bâton de voyageur.

(Dix heures du soir.)

Salenche, 4 novembre 1779, midi.

En attendant qu'un mauvais dîner nous soit préparé par des mains très-officieuses, j'essayerai de noter ce que nous avons vu de plus remarquable dès ce matin. Au point du jour nous sommes partis à pied de Cluse et nous avons pris le chemin de Balme. La vallée était d'une agréable fraîcheur ; la lune, à son dernier quartier, brillait en avance du soleil, et nous charmait, parce qu'on est peu accoutumé à la voir dans cette phase. Des vapeurs légères, détachées, s'élevaient des fentes de rochers, comme si la brise matinale éveillait de jeunes esprits, qui sentiraient le désir de présenter leur sein au devant du soleil et de le dorer à ses regards. Le haut du ciel était parfaitement pur. Quelques traînées de nuages diaphanes le traversaient. Balme est un misérable village, non loin de la route, au détour d'un ravin. Nous demandâmes aux gens de nous conduire à la grotte qui fait la renommée de ce lieu. Ils se regardèrent les uns les autres et se dirent : « Prends l'échelle, je prendrai la corde : venez, Messieurs. » Cette singulière invitation ne nous détourna pas de les suivre. Le sentier montait d'abord à travers des quartiers de roches calcaires écroulés, que le temps a façonnés en marches d'escalier devant la paroi verticale du rocher, et que revêtent des touffes de hêtres et de noisetiers. On arrive enfin à la plateforme du rocher, où il faut grimper avec peine et fatigue par l'échelle et les saillies du roc, avec le secours des branches d'un noyer qui surplombent et des cordes qu'on y attache. Alors on se trouve réellement sous un portail, que le temps a creusé dans le rocher ; on voit la vallée et le village à ses pieds. Nous nous disposâmes à pénétrer dans la grotte. On alluma des lumières et nous chargeâmes un pistolet, dont nous voulions entendre la détonation. La grotte est une longue galerie dont le sol est le plus souvent uni, sur une même couche, large, ici pour une seule

personne, là pour deux, plus haute quelquefois que la stature humaine, puis obligeant ensuite à se baisser et même à ramper, Vers le milieu, la cavité s'agrandit par en haut et forme un dôme élancé. Dans un coin, une crevasse s'ouvre par en bas, et nous avons toujours compté lentement jusqu'à dix sept ou dix-neuf, avant qu'une pierre, qui tombait et bondissait avec des retentissements divers, fût enfin parvenue jusqu'au fond. Aux parois pendent des stalactites, mais la grotte n'est humide qu'en très-peu d'endroits, et il ne s'y forme pas à beaucoup près d'aussi riches et merveilleuses figures que dans la grotte de Baumann¹. Nous pénétrâmes aussi loin que les eaux nous le permirent. En revenant, nous déchargeâmes le pistolet : la grotte en fut ébranlée avec un sourd et profond retentissement, et nous entendîmes autour de nous comme le bourdonnement d'une cloche. Nous fûmes un grand quart d'heure à revenir ; nous redescendîmes les rochers, et, après avoir rejoint la voiture nous poursuivîmes notre voyage. Nous avons vu une jolie cascade², dans le genre du Staubbach. Elle ne nous a paru ni très-haute, ni très-riche, mais elle est très-intéressante, en ce que les rochers forment autour d'elle comme une niche circulaire où elle se précipite, et que les masses calcaires qui l'entourent, s'incrétant elles-mêmes, prennent des formes nouvelles et singulières. Nous sommes arrivés ici vers le milieu du jour, sans avoir assez faim pour trouver bon le dîner, qui se compose d'un poisson réchauffé, d'un morceau de vache et de pain dur. De Salenche, il n'y a plus, en avançant dans la montagne, de route carrossable pour une voiture de voyage aussi imposante que la nôtre ; elle retourne à Genève, et je prends congé de vous pour continuer notre course. Un mulet nous suivra, chargé de notre bagage.

Chamouni, 4 novembre 1779, à neuf heures du soir.

Si je prends la plume, c'est uniquement pour que cette feuille me rapproche de vous : autrement je ferais mieux de laisser reposer mes esprits. Nous avons laissé Salenche derrière nous dans une belle vallée ouverte. Pendant notre repos de midi, le ciel s'était couvert de petits moutons blancs, sur lesquels je dois

1. Dans le Harz, non loin d'Elbingerode. — 2. Le nant (cascade) d'Arpenas.